

## LES PÉRILS DE VÉNUS

### CHAPITRE PREMIER

Lorsque le rideau tomba sur le premier acte de *Don Giovanni*, Robert Ellsmore Grandon étouffa péniblement un bâillement. Qu'est-ce qui n'allait pas ce soir ? L'opéra ne provoquait en lui aucun ennui, l'interprétation était de qualité ; lors des rares moments où il était parvenu à fixer son attention, il s'était même dit que c'était sans doute l'une des meilleures représentations de l'œuvre de Mozart auxquelles il ait assisté. Mais non, quelque chose l'empêchait de se concentrer, quelque chose qu'il ne parvenait pas à identifier. Et l'effort qu'il devait fournir pour reporter son attention sur les chanteurs et sur l'orchestre le laissait complètement épuisé. C'était peut-être un mauvais jour, tout simplement.

À seulement vingt-quatre ans, Robert se sentait las de la vie, sans illusion, pris au piège en quelque sorte. Après son service militaire, il avait coupé les ponts avec sa famille et avait gagné Cuba pour rejoindre les combattants révolutionnaires. Lutter pour la cause lui paraissait alors essentiel et il aurait volontiers donné sa vie pour elle. Mais, très vite, plus rapidement que ses camarades sans doute, il s'était aperçu que le nouveau régime avait éliminé les anciens maîtres pour en imposer de nouveaux. Au moment où il avait eu cette prise de conscience, il était encore possible de quitter l'île sans difficulté, et il était rentré au pays pour commencer une carrière dans la compagnie d'assurances que dirigeait son oncle, lequel devait se retirer quelques années plus tard et lui avait réservé un poste dans ses bureaux. C'était d'ailleurs cet oncle qui avait payé ses études universitaires. Robert Grandon et son cousin Vincent devaient désormais se préparer à prendre la suite de cet Arthur Grandon ; une belle carrière les attendait, même s'ils savaient qu'un seul serait à la hauteur pour succéder à Arthur Grandon à la direction du groupe. Mais le second se verrait attribuer un poste qui n'aurait rien de médiocre.

Robert savait que, au prix de beaucoup d'efforts, il pourrait se hisser vers les sommets et prendre la succession d'Arthur. Mais Vincent possédait un atout qui faisait défaut à son cousin : un dévouement sans faille à la cause de la compagnie. Robert Ellsmore Grandon, lui, avait un besoin irrépensible d'action, d'aventure, il cultivait un goût romanesque pour l'idéal, toutes choses qui, malheureusement, semblaient avoir disparu dans le monde du XXe siècle.

Il se dirigea vers le bar ; comme il laisserait volontiers tomber tout ça, les assurances, sa vie actuelle, si on lui donnait l'occasion de s'engager dans une action répondant à ses vœux et qui lui donnerait la possibilité de penser et d'agir par lui-même ! Les assurances, bien entendu, ce n'était pas rien, mais valaient-elles le temps et les efforts qu'il leur consacrait ? Il s'assit au bar ; il fréquentait l'opéra depuis longtemps et fit signe à Louis, le barman qu'il connaissait bien.

Louis acquiesça et commença à lui préparer un *Gibson*. En posant le verre devant Robert, l'homme afficha un curieux sourire.

— Avez-vous reçu le message, monsieur Grandon ?

Robert Grandon le regarda :

— Quel message ?

— Ah ! Vous n'avez pas lu les journaux aujourd'hui ?

Grandon secoua la tête.

— J'y ai jeté un coup d'œil. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Louis passa dans la pièce qui se trouvait derrière le bar et revint rapidement, le *Times* à la main. Il l'ouvrit et le plaça devant Robert. À sa grande surprise, le jeune homme se trouva face à son propre portrait qui apparaissait en haut de page.

— Aviez-vous prévu de venir ici ce soir, monsieur Grandon ?

Robert leva vers le barman un regard perplexe.

— Non... maintenant que vous le dites, ce n'était pas du tout prévu ! Je voulais demander à un ami de venir à l'opéra avec moi vendredi prochain pour assister à *Don Giovanni*, et j'étais passé voir dans la matinée s'il y avait des places... Il en restait une pour ce soir et j'ai décidé de venir seul... Mais en fait, je ne sais pas vraiment pourquoi..., acheva-t-il d'un ton songeur.

Louis souriait toujours étrangement.

— Regardez donc l'annonce parue dans le journal, quelques encadrés au-dessous de votre photo..., dit le barman. Vous êtes peut-être l'homme...

Robert Grandon prit le *Times*. Le titre de l'annonce proclamait : « *Je vous cherche !* ». Le portrait de lui qui se trouvait en-dessus ne comportait aucune légende mais, un peu plus bas le texte disait : « *Je ne connais ni votre nom ni votre vie ; je ne sais rien à votre sujet ; je sais seulement que vous êtes dans cette ville. Je veux réaliser une expérience et vous êtes peut-être l'homme qu'il me faut. Si c'est bien vous, vous le saurez grâce aux indices qui suivent.*

« *Ce soir, vous éprouverez le besoin de vous rendre en un certain lieu où vous ne comptiez pas venir a priori, et vous y arriverez vers 8 heures. Dès 8 heures 30, toutes les trente minutes, je vous enverrai un message. La première ou la deuxième fois, vous ne l'entendrez peut-être pas, mais vous vous sentirez distrait, comme si une voix, à l'intérieur de vous-même, vous parlait. Cette voix dira « Docteur Morgan... ». Vous vous dirigerez alors vers un endroit précis où un homme s'adressera à vous ; il vous posera une question, la même que celle que je vous poserai quand je communiquerai avec vous. Je vous demande de bien l'écouter avant de prendre une décision... »*

— On dirait que vous avez déjà accompli la première partie du programme, monsieur Grandon, observa Louis. Vous n'aviez pas prévu de venir ce soir à l'opéra, n'est-ce pas ? pourtant vous y êtes.

Grandon reposa le journal sur le comptoir. C'était bien une demi-heure environ après le début de la représentation qu'il avait commencé à se sentir distrait, un peu agacé par une sensation dont il ne comprenait pas l'origine.

Le barman reprit :

— Il est neuf heures vingt-huit, monsieur Grandon. Qui sait ? vous allez peut-être recevoir directement le message cette fois ?

Tout en sirotant son *Gibson*, Robert gardait les yeux sur l'horloge. Il essaya de se détendre et de penser à autre chose. Il avait déjà entendu parler d'expériences de télépathie et, même s'il ne trouvait pas très convaincantes les théories de la parapsychologie, il ne nourrissait pas de préjugés particuliers à leur rencontre. En fait, il pensait que ce genre de phénomène, s'il existait, avait quelque chose de fascinant ; n'était-ce pas, en fait, l'ouverture de nouveaux horizons, de nouvelles portes ?

La voix qui s'insinua alors dans son esprit n'était pas précisément un murmure, mais elle était d'une infinie douceur. Il la percevait, sans réellement l'entendre, et elle susurrait : « *Docteur Morgan* ». Grandon se redressa sur son siège. La voix répéta, deux fois encore : « *Docteur Morgan* ». Puis elle lui dit : « *Dirigez-vous vers les cabines téléphoniques du foyer de l'opéra. Un homme, vêtu d'un smoking orné à la boutonnière d'une épingle verte, s'avancera vers vous et vous offrira une cigarette.* »

Puis la voix s'éteignit. Robert attendit encore quelques instants, mais plus rien ne se produisit.

— Alors ? vous avez entendu quelque chose ? demanda Louis, que cette histoire semblait passionner. Grandon termina son *Gibson* et régla sa consommation.

— Possible, dit-il. Mais vous savez, j'ai une imagination assez débordante... Je préfère attendre encore une demi-heure pour voir ce qui va se passer...

Il sortit du bar. De deux choses l'une : ou ce phénomène était le produit de son imagination, ou il était bien réel. S'il était réel, il pouvait très bien attendre encore trente minutes... Si c'était seulement son imagination qui lui jouait des tours, ce temps d'attente supplémentaire ne changerait rien. En tout cas, il savait qu'il lui serait désormais impossible de se concentrer sur le deuxième acte de l'opéra de Mozart, quels que soient le passage ou l'interprète.

Il se dirigea lentement vers les cabines téléphoniques du foyer et observa distraitement les alentours, indifférent aux regards féminins qui s'appuyaient sur ses larges épaules et sa chevelure noire et bouclée. Il ne vit personne correspondant à la description que la voix lui avait faite. Il attendit un long moment et se

sentit un peu bête d'avoir aussi aisément obéi aux injonctions de cette voix.

« C'est mon imagination, rien de plus », conclut-il avec un soupçon de tristesse.

Avant que la représentation reprenne, il avait le temps de fumer une cigarette. Il porta la main à sa poche pour en sortir son étui ; mais une voix suave et agréable, surgissant de sa droite, s'adressa à lui :

— Prenez plutôt une des miennes, suggéra-t-elle.

Grandon se tourna vivement et vit un homme, à peu près du même âge que lui, qui le regardait en souriant. Il portait un smoking dont le revers était orné d'une épinglette verte. Robert prit une cigarette dans l'étui de l'homme et le remercia.

— Belle représentation, n'est-ce pas ? commenta l'autre. L'homme continuait à sourire et alluma une cigarette qu'il avait prise dans l'autre partie de l'étui, sans que Grandon, surpris, l'ait remarqué.

— Je suppose..., bredouilla-t-il,... ah oui, bien sûr... en effet...

Robert, d'une manière tout à fait inexplicable, se sentait devenir de plus en plus somnolent. Il s'affaissa brusquement et, sans l'aide efficace et rapide de l'obligeant jeune homme, il serait tombé face contre terre. Quelques instants plus tard, il perdit complètement connaissance.

Un contrôleur de l'opéra accourut vers eux.

— Que se passe-t-il ? demanda l'homme, ce monsieur a un malaise ?

— Il s'est senti mal et il s'est évanoui. Il a le cœur fragile et, depuis quelque temps, il a ce genre de défaillance. Pouvez-vous m'aider à le conduire à l'extérieur ?

Les deux hommes transportèrent Robert sur le trottoir devant l'opéra. Quelques témoins intrigués les suivirent. Lorsque Gordon eut été déposé sur un banc, le jeune homme fit signe à une voiture décapotée qui était garée de l'autre côté de l'avenue. Elle manœuvra immédiatement et vint de ranger tout près d'eux.

— Nous allons le mettre à l'arrière de la voiture, dit le jeune homme au contrôleur. Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude, une petite promenade sur le boulevard Michigan lui fera le plus grand bien. Il a juste besoin d'air frais. Son médecin m'a expliqué comment m'occuper de lui lorsque cela arrive.

Grandon fut hissé dans le véhicule et allongé sur la banquette arrière ; le chauffeur baissa la capote. Le jeune homme glissa un généreux pourboire au contrôleur de l'opéra et monta dans la voiture qui s'éloigna dans la nuit.